

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 42

Artikel: La fille du colonel
Autor: D'Anjou, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255528>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISANT



A PORRENTRUY



N° 42

Supplément du Dimanche 22 octobre

1905

LA FILLE DU COLONEL *(Fin)*

— Est-ce que tu tiens à ces vieux bouquets fanés, Reine, disait Jane à sa sœur, que tu les mets si précieusement dans ta malle ?

— Non, répondit Reine hésitante, les joues rosées d'un souvenir, non, tu peux les jeter.

Et la jeune fille suivait des yeux les vieilles fleurs sèches lancées par la fenêtre et que le vent éparpilait dans l'espace secouant leur dernier parfum.

Et elle se remettait hâtivement à la besogne d'emballage, si pénible et si fastidieuse.

L'arrivée du régiment à Limoges fut saluée par une belle fête; le général à la division, donna un grand bal, et le colonel dut se résigner à y conduire ses deux filles aînées: Reine et Jane.

Toutes simples — elles avaient fait elles-mêmes leur robe — elles étaient pourtant charmantes, grâce à ce goût naturel dont elles étaient douées, et grâce aussi à leur heureuse physionomie où se reflétait sans ombre la pure et joyeuse jeunesse où la déception des ans n'avait pas encore jeté d'ombre...

Et cependant, combien terne était leur avenir, aux prises avec les difficultés d'une existence dont la retraite du père était l'unique ressource !

Elles y songeaient souvent et leur âme vaillante ne faiblissait pas. Elles gardaient ces fillettes, en la Providence, la confiance des oiseaux, et elles s'amusaient à ce bal, où, pour la première fois, elles allaient danser, toutes éblouies de l'éclat des lumières, de la richesse des décors, de l'entrain d'une joyeuse musique. Le père les suivait d'un œil attendri, fier de ces deux jolies créatures, ses enfants !

Bientôt Reine eut un éblouissement: le général venait vers elle accompagné d'un jeune homme, que, du premier regard, elle reconnut.

Il n'avait cependant plus la capote bleue ni le képi rouge; une toilette élégante et irréprochable faisait ressortir sa taille souple et svelte; une légère moustache blonde estompait sa lèvre, et ses yeux bleus riaient malicieusement dans sa physionomie mobile.

— Mademoiselle Reine, dit le général, je vous présente mon jeune ami: le comte André de Ribagnac;

voulez-vous lui faire la grâce d'une valse ?

Reine sourit et se laissa entraîner dans l'élan rapide d'une mélodie de Métra.

Elle avait sans doute peu l'habitude de la vie mondaine, car elle répondit par monosyllabes aux phrases de son cavalier; elle avait sans doute aussi bien peu l'habitude de valser car elle se sentait toute étourdie, et son cœur, battant trop vite, l'étouffait presque.

Lorsque le jeune homme la ramena à sa place et lui dit gaîment avec un bon sourire l'ancienne phrase connue:

— Merci, à une autre fois, n'est-ce pas ?

Elle cacha son visage derrière son éventail et refusa de danser jusqu'au moment où, de nouveau, André vint vers elle:

— Vous êtes fatiguée, mademoiselle, prenez mon bras, nous allons, si vous voulez, refaire un peu connaissance en parcourant la serre et les salons.

Reine se leva et ils marchèrent tous deux isolés dans cette foule.

— Ainsi, dit-elle, vous m'avez reconnue tout de suite. Avez-vous dû rire autrefois, là-bas.

— Oh ! oui, j'ai ri; comme vous étiez bonne et compatissante pour le pauvre pioupiou. Voulez-vous aujourd'hui lui permettre de vous conduire au buffet et accepter de sa main une coupe de champagne. Chacun à son tour, dites ?

— Vous êtes railleur.

— Non, je suis reconnaissant. Si vous saviez ce que j'ai été heureux de voir le régiment de monsieur votre père venir ici ! Me permettez-vous de me faire présenter à lui et de solliciter la faveur de me voir accueilli chez vous quelques fois ?

— A la cuisine ?

Ils se mirent à rire. Ce souvenir jetait entre eux un lien d'intimité; André continua:

— Ma mère est ici tout près; venez la voir. Je lui ai raconté cette petite histoire, elle sera ravie de vous connaître.

Il l'entraînait vers le fond du salon où la comtesse s'était installée avec un petit noyau d'amis. On causait dans ce groupe et quand les deux jeunes gens

Les pigeons voyageurs.

La facilité d'orientation, l'amour du lieu natal et la grande résistance sont les dons caractéristiques du pigeon. L'homme a su ingénieusement tirer parti de ces avantages; au VI^e siècle de notre ère, déjà, ce volatile était destiné au transport rapide des nouvelles. Dès lors on a fait de grand progrès.

Grâce à une sélection continue et perspicace opérée dans de grands colombiers, on est parvenu à obtenir des animaux très agiles. Il existe des centaines de sociétés se vouant à ce sport qui a, comme tant d'autres, ses éleveurs enthousiastes, ses paris et ses records.

Dans les grandes stations australiennes, le pigeon est le centre du monde élégant; chaque oiseau possède un état-civil, un arbre généalogique qui remonte, pour certains, jusqu'à la guerre franco-allemande, ou à quelque célèbre siège de place forte. Les meilleurs spécimens sont cotés comme des chevaux; on engage sur eux des paris fabuleux, et les intelligentes bêtes partent d'une station pour arriver à une autre, portant sur leurs ailes le sort de fortunes colossales, des héritages qui doubleront ou s'anéantiront selon qu'il y aura victoire ou défaite.

Certains pigeons sont de véritables dévoreurs de kilomètres. Ils font des courses insensées de plus de mille kilomètres, d'une seule traite, correspondant à 20 heures de marche d'un train direct. Durant cette lutte titanique contre la pression de l'air, le pigeon est arrivé à faire 1600 m. à la minute, soit 100 km. à l'heure.

En des trajets plus courts, quand le but se trouve à 500 km. du point de départ, quelques pigeons ont volé à la vitesse de 1700 mètres par minute. En Australie, la terre classique des pigeons voyageurs, un exemplaire provenant d'un grand colombier, a fait 505 km. en 4 heures.

Cet intéressant sport ne passionne pas assez le public. Il est vrai qu'on ne peut pas, comme lors des courses de chevaux, par exemple, suivre toutes les péripéties du voyage. Les membres des cercles colombophiles habitent naturellement des localités séparées par de grandes distances. Ils ont le devoir mutuel de lâcher ou de recevoir les pigeons qu'ils font courir individuellement.

Rien de plus pittoresque qu'un lâcher de pigeons. Les membres d'une même ville s'assemblent sous les ordres d'un directeur de course. Chacun apporte avec lui ses propres sujets.

Le départ est contrôlé avec la précision d'un chronomètre. Avant de lâcher les merveilleux oiseaux à la conquête de l'espace, on les visite soigneusement et sur la plume timonière on appose un sceau à l'encre indélébile qui attestera que l'autorisation officielle fut donnée et qui restera, à l'avenir, comme une médaille des campagnes faites, une espèce d'état de service. Les cercles colombophiles observent rigoureusement ces formalités, et les pigeons qui, à l'arrivée, n'ont pas l'estampille sont irrévocablement disqualifiés.

Au signe convenu, les petites cages s'ouvrent, le pigeon s'ébroue, s'élève verticalement, plane un instant en cherchant à s'orienter, puis, rapidement fend l'air et disparaît au lointain.

L'élevage des pigeons constitue une industrie assez rémunératrice. Les meilleurs spécimens se vendent de 2 à 300 francs; un pigeon à peine hors du nid, s'il est fils d'un couple réputé, vaut déjà 30 à 40 fr.

Si l'on se fâche d'un mot mordant, il prend ses ailes.

Attendre n'est pas donner.

Le pain est cher quand l'argent manque.

arrivèrent, le général et madame de Ribagnac échangèrent un regard aussitôt reporté sur les nouveaux venus avec une expression de sympathique bonté.

Ils étaient charmants aussi et à moins d'envie niaise, on ne pouvait trouver sur eux une parole de blâme.

— Mademoiselle Reine, dit la comtesse, tendant la main à la jeune fille, soyez la bienvenue dans notre ville, en attendant que vous soyez la bienvenue à Ribagnac, car monsieur votre père vient de me promettre sa prochaine visite chez moi. Il va venir chasser avec le général et il m'a permis d'espérer que vous consentiriez à l'accompagner.

— Merci, madame, votre gracieux accueil m'oblige à accepter.

— Ce sera, je l'espère, la semaine prochaine.

Mon fils a fait venir d'Ecosse une meute qu'il veut essayer. Pendant la chasse, je vous ferai visiter notre pittoresque entourage, je suis sûre qu'il vous plaira.

— Et moi aussi, madame.

Le colonel vint se joindre au groupe; il voulait emmener ses filles.

Pour un début, le père, très sage, n'autorisait pas encore le cotillon.

André reconduisit la famille jusqu'à la voiture qui stationnait sur la place Jourdan.

— Adieu, monsieur, dit Reine.

— Autrefois vous disiez „mon ami”, reprit André, retenant un peu dans les siennes la petite main de la jeune fille.

Reine était heureuse, bien heureuse de ce bonheur tranquille fait de sécurité, de foi et d'amour. Le général qui connaissait de longue date les deux familles, avait très facilement obtenu du colonel la promesse de donner Reine à André.

C'était pour la jeune fille sans dot un parti inespéré et c'était pour son cœur innocent et tendre le rêve désiré.

D'une petite méprise naissait le bonheur, et elle se laissait prendre toute à la joie nouvelle d'aimer, surprise presque, en sa naïveté, de trouver maintenant du soleil sur toute chose et de voir chaque occupation joyeuse parce que, au fond d'elle, sa pensée n'avait que lumière et azur.

Et lui! il galopait par la campagne, perdu avec son rêve, dans les grandes châtaigneraies désertes. Son sang jeune et vif courait vite dans ses artères sous la poussée vigoureuse d'un cœur de vingt-trois ans. L'image de sa Reine sans cesse près de lui, il ouvrait parfois les bras pour saisir un peu de son illusion et rentrait haletant près de sa mère querter, dans sa soif de tendresse, un maternel baiser.

La comtesse voyait avec une sérénité reposante cet arrangement de l'avenir de son fils: il ne la quitterait pas, il resterait à Ribagnac, elle aurait seulement deux enfants, cette jolie Reine en plus à son foyer, où serait désormais, bien attaché et retenu son André.

Et le colonel regardait Jane, qui allait prendre maintenant le gouvernement intérieur de son petit ménage et il se disait que la brillante étoile de Reine, jeterait un peu de son reflet sur le groupe charmant de ses jeunes sœurs.

Et il avait raison, le brave soldat, parce que la Providence a rarement un regard sévère pour les coeurs confiants et joyeux.

A l'automne eut lieu le mariage et, quand vint la récolte des châtaignes dorées sur le domaine de Ribagnac, les cinq sœurs s'amusaient en remplissant des corbeilles, pendant qu'André et Reine, isolés dans leur bonheur, se promenaient souriants sur les feuilles jaunies avec, dans le cœur, la pensée de l'éternel printemps.

René d'ANJOU.